

Grimper pour de vrai !

Etat des lieux

En 2008 un numéro sur les APPN posait la question de « l'aventure à l'école » comme un défi. Comment allait trouver sa place en EPS ce « nouveau monde » issu de la société des loisirs, un peu vite identifié comme plus attrayant pour les élèves, souvent présenté comme un rééquilibrage au sport jugé par trop compétitif, davantage chargé en émotions donc de plaisir... mais déconnecté des usages populaires citadins et ruraux ? Peu importe, avec le développement technologique, le système marchand aménage et rapproche les sites des « clients » potentiels, société du loisir aidant, individualisme à l'oeuvre, exploits médiatisés, culture « fun » en phase avec la sensibilité du milieu enseignant, nombre d'ingrédients étaient là pour espérer un développement rapide et massif de ces pratiques. Dès l'introduction de cette activité au programme du Capeps en 1971, au sein des APPN, l'investissement des plus convaincus pour la promouvoir, et à cet égard, dans la région parisienne, la proximité des blocs de la forêt de Fontainebleau et l'autoconstruction du premier mur au lycée de Corbeil, dans le cadre d'un projet d'action éducative en 1982, ont été des éléments déclenchant decisifs pour développer les tentatives.

Quarante ans après qu'en est-il au plan scolaire ? D'abord des inégalités de programmation très fortes entre académies, à titre d'exemple : 3 % d'établissement (soit 151) dans l'académie de Créteil (5 % pour l'AS), mais académie la plus mal dotée en France au plan des installations sportives ; supérieur à 20 % dans l'académie de Grenoble. Elle est parmi les activités les plus choisies au bac, avec une moyenne des notes à plus de 14, mais enseignement tendant à être assuré par des spécialistes lors des rotations de cycles. Aujourd'hui, les structures artificielles et l'aménagement des sites naturels se sont énormément développés, mais l'essentiel de la pratique se déroule sur SAE, structures conçues avec ou sans la consultation des enseignants, et avec des changements d'équipement au gré des utilisateurs posant souvent une multitude de problèmes pratiques. La pratique volontaire à l'AS, plutôt bien développée, quelque soient les régions, mais ne concerne qu'exceptionnellement les jeunes des milieux populaires, garçons ou filles. Enfin, une accidentologie assez rare mais quelques cas graves provoquant des pressions diverses, mais bien réelles, et sans doute à de l'autoévitement.

« En gagnant ainsi son autonomie vis-à-vis de l'alpinisme, en mettant à distance au maximum le danger mortel, l'escalade devient alors scolarisable. »

Dans la société, on assiste à une multiplication de salles d'entraînement, un niveau de pratique de plus en plus performant, et une fédération internationale qui organise des actions de promotion pour favoriser la programmation de l'escalade aux JO post 2020.

L'escalade, activité phare des APPN, une activité qui « monte » et interroge.

Alpinisme et escalade, quelle activité de référence ?*

Initiée par des aristocrates anglais, c'est à la fin du XVIII^e siècle qu'est avérée la première ascension du Mont Blanc consacrant ainsi la naissance officielle de l'alpinisme. Dès lors, les exploits se multiplient, l'élargissement du « terrain de jeu » est sans limite donnant naissance à une diversification des formes de pratique et à la création d'un matériel de plus en plus sophistiqué pour y répondre. Au début du XX^e siècle l'escalade sur bloc, sur les grès de Fontainebleau, développe une forme d'expertise qui reste une préparation à l'alpinisme mais dont le développement rapide, accompagné de l'équipement de nombreuses falaises, vont créer les conditions de son autonomisation dans les années 70. Toutefois, les exploits dans les deux domaines de l'alpinisme et de l'escalade, relayés par la société médiatique en plein essor dans les années 80, fascinent l'opinion par leur audace et la tétonise par la gravité, davantage que par le nombre, des accidents qu'ils génèrent. Ils accentuent la confusion entre ces deux activités pourtant désormais fort différentes : l'une ne pouvant se permettre la chute au risque mortel, l'autre en faisant de celle-ci un apprentissage nécessaire pour poursuivre l'ascension (*cf. article G.Rotillon*). L'escalade moderne est devenue une activité qui s'est « sportivisée » inventant des formes de pratique nouvelles, avec un apport de matériel de plus en plus spécialisé, au même titre que nombre d'APPN. En gagnant ainsi son autonomie vis à vis de l'alpinisme, en mettant à distance au maximum le danger mortel, l'escalade devient alors scolarisable. À quelles conditions ?

Lever les obstacles

Classée d'emblée activité à risque, l'escalade ne pouvait que porter une réputation de méfiance voire de défiance, même si les statistiques, très rares, sur l'accidentologie, ne rendent pas compte d'un nombre de cas plus élevé qu'ailleurs, par contre, et c'est là sans doute un des problèmes, certains y sont plus graves. L'école ne peut pas mettre les élèves en danger de mort, c'est un impératif social, et si la question de la sécurité ne peut être abordée en soi, elle doit rester une préoccupation permanente à condition d'être associée à la prise de risque. Est-ce possible, peut-on prendre des risques sans se mettre en danger, et comment dévoluer à un jeune élève une

INTRODUCTION



NINA CHARLIER

responsabilité vitale ? Comment éviter alors que l'essentiel de l'activité soit consacré à l'apprentissage de la sécurité, sans être au détriment de l'acquisition de la motricité spécifique à l'escalade ? L'escalade ne commence-t-elle que par l'utilisation de corde et de matériel ? Sur un autre plan, la hausse des effectifs permet-elle l'encadrement raisonnable d'une classe entière sur des équipements dont la conception n'a pas toujours été pensée pour un tel usage ? Enfin, la formation initiale et continue sont-elles garantes de réelles compétences des enseignants confrontés à des populations scolaires en permanente évolution ?

Devant de telles interrogations, se confrontent alors à l'enseignement de l'escalade ceux qui s'en sentent capables, comment ?

Les recommandations programmatiques valorisent les modalités à dominante sécuritaire (utilisation de la moulinette jusqu'au niveau 3 inclus), orientant l'enseignement à priori vers une vision réductrice de l'activité privilégiant une procédure ne garantissant en rien l'atteinte de l'autonomie pas davantage que celle du but ultime. L'essentiel de la pratique se déroule sur SAE où le milieu est stable, prévisible, ce qui le distingue de la « pleine nature » changeante et capricieuse, faisant de l'escalade scolaire une activité dont les caractéristiques deviennent peu compatibles avec son rangement dans les APPN même si celles-ci se déroulent désormais le plus souvent dans des conditions de plus en plus aménagées, voire domestiquées. Autrement dit se développe, de manière

« S'il n'est pas concevable pour l'école d'engager les élèves dans des pratiques où leur vie est en jeu, des apprentissages réels sont possibles avec des prises de risques assumés mais où la sécurité des acteurs est assurée. »

dominante, l'enseignement d'une activité en dehors du milieu qui la constitue historiquement et utilisant des modalités qui tendent à éviter l'engagement par la maîtrise du couple prise de risque/sécurité qui en est pourtant le ressort le plus fondamental. Cette tendance à l'euphémisation de la pratique la coupe ainsi de ses références sociales issues de l'alpinisme puis d'une escalade autonome en milieu naturel.

En escalade de quoi s'agit-il ?

Selon Bernard Jeu, une activité d'épreuve qui a pour perspective de poursuivre un exploit, elle permet d'accéder au domaine du merveilleux, de l'extraordinaire. En escalade plus spécifiquement, il s'agit de relever le défi d'une locomotion tendant vers la verticale, voire au-delà, avec le risque de tomber. Le but du jeu étant de multiplier les tentatives et d'en revenir pour continuer (« *en revenir vivant et régénéré* »)

B.Jeu). Jeu de gagne terrain par une multitude d'itinéraires en situation de vertige, pour atteindre le sommet, le symbole, conquête de l'inutile et réalisation du rêve. Le choix du terrain d'aventure, les conditions de réalisation, le choix des itinéraires vont devenir alors essentiels. Hors la quête du sommet qui reste l'émotion ultime à partir de laquelle des hommes et des femmes se sont engagé-e-s dans ce type d'activité, il reste toute une palette de jeux, de formes d'escalade qui en préservent les caractéristiques essentielles. S'il n'est pas concevable pour l'école d'engager les élèves dans des pratiques où leur vie est en jeu, des apprentissages réels sont possibles avec des prises de risques assumés mais où la sécurité des acteurs est assurée. Comment faire et cela en vaut-il la peine?

Une activité pour l'école

À condition de ne pas confondre prise de risque et danger, vivre l'émotion extrême de l'atteinte du sommet d'une voie, entrer dans cet imaginaire, en s'émancipant progressivement de la pesanteur et gagner en autonomie dans l'itinéraire pour y parvenir ; développer une locomotion fine autant pédestre que manuelle ; gagner en confiance en soi par l'acquisition de techniques dans des situations d'engagement authentique ; gagner dans la confiance en l'autre comme partenaire dans des pratiques où l'erreur n'a pas les mêmes conséquences que dans la vie « ordinaire » ; dans les cas où c'est possible, découvrir une autre porte d'entrée dans le milieu naturel ; vivre une progression rapide et directement observable ; en voilà des compétences, des postures, des acquisitions, des opportunités, des valeurs propres à l'escalade qui, à nos yeux, légitiment qu'elles fassent l'objet d'un enseignement. L'eps a tout à gagner à le développer, et l'école à en créer les conditions favorables.

Enseigner, mais à quelles conditions ?

D'abord sur des terrains de jeu bien adaptés que ce soit en structure artificielle comme en sites naturels. Les SAE doivent relever d'une conception et d'une gestion qui autorisent la diversité des modalités d'apprentissage, la possibilité d'un enseignement avec une classe, mais aussi pour d'autres utilisateurs (*cf. référentiel du Snep¹*). De ce point de vue, les collègues doivent s'impliquer, comme ils le font lors de la construction des gymnases à l'aide des référentiels du snep, pour que les murs satisfassent aux exigences d'un véritable enseignement scolaire. En milieux naturels la connaissance du site est essentielle, compte tenu de la multiplication possible des aléas. L'équipement doit réunir les contraintes des SAE, mais l'encaissement doit être plus important (*cf. CRP N. Renoux*). Être porteur ensuite d'une didactique de l'escalade qui opte en faveur d'un choix délibéré faisant du grimper en tête la finalité du jeu de grimpe, bloc compris et de la procédure de la moulinette un moyen de progression et d'entraînement. Comment? Nous avançons la démarche suivante (*cf. article de Y. Renoux²*).

Renouer avec le jeu de grimper sur tout ce qui se présente : D'une conception qui tend à considérer la pratique type bloc en bas de mur comme un échauffement nous prenons l'option d'entrer par cette modalité, comme activité d'escalade à part entière (si la conception des bas de murs le permet). Prises de quarres, prises de main, positions du corps, toutes les techniques peuvent être abordées sans risque, développant la confiance en soi par la sécurité qu'elles apportent, la maîtrise des techniques utiles pour progresser (*cf. idem*).

L'escalade en tête pour réaliser l'exploit. C'est le « noyau dur » qui comprend tous les savoirs, c'est la pratique de référence, d'ailleurs elle constitue du point de vue des programmes l'évaluation terminale à l'issue d'un cursus de formation. Elle conduit au sommet en parcourant les étapes nécessitant la maîtrise de l'émotion maximale procurée par la prise de

risque, tout en assurant la continuité de la conquête de la voie. Elle nécessite la connaissance des conditions de son assurance par sa technicité mais aussi par la confiance dévolue à son partenaire de cordée (*cf. idem*). Elle ouvre l'accès à l'imaginaire par ce qu'elle implique comme démarche « extraordinaire ». La moulinette pour s'entraîner. Elle passe ainsi du statut de voie d'entrée unique à celui de modalité d'entraînement ou de remédiation, lui donnant ainsi tout son sens d'aide à l'audace, en sécurité, d'essai à une meilleure gestion de la force, des repos, mais aussi une modalité permettant d'augmenter sensiblement le temps de pratique dans une séance. C'est la modalité d'excellence pour les compétitions mettant en jeu la vitesse (*cf. idem*). La procédure de la moulinette corde molle constitue enfin une modalité d'entraînement à l'assurage dynamique (*cf. CRP G. Josseron*) extrêmement utile pour éviter les retours violents sur la surface de grimpe en cas de chute.

Cette démarche est réalisable dans le temps contraint qui est celui de l'école, elle devrait permettre de favoriser la pratique de certaines filles et sans doute de certains garçons, dont un des effets de leur socialisation et de leur développement, peut être de grimper moins en force, donc davantage avec les appuis pieds, laissant espérer des progrès rapides et favorisant l'accès à une pratique volontaire sur la durée (dans la pratique de haute performance le niveau atteint par les meilleures femmes n'a rien à envier à celui des hommes). Leur meilleure application-concentration en assurage, fait aussi de ces jeunes des partenaires de choix.

Peut-on parler que ce type de démarche serait suceptible d'entraîner une meilleure adhésion de la part des jeunes issus des milieux populaires? Il est vrai qu'en EPS ils trouvent matière à leur besoin de passer par le défi, donc d'aller rapidement de l'épreuve à la performance voire à la compétition. Ce qui ressemble davantage à la pratique d'AS et pourtant ils ne s'y retrouvent pas. D'origine aristocratique, l'escalade concerne aujourd'hui essentiellement les classes moyennes, où les qualités de concentration, d'attention, de répétition sont souvent intégrées à l'éducation, et où il peuvent retrouver nombres d'expériences et de valeurs issues de l'imaginaire originel. L'univers urbanisé exclusif des jeunes issus des milieux populaires, les rapproche sans doute davantage des exploits des yamakasis que des auteurs de la conquête d'un « inutile sommet ». De ce point de vue, la pratique de bloc, qui valorise la diversité des positions et des prises, associée au passage par le milieu naturel nous semblent assez incontournables, pour qu'enfin ils conquiètent un sommet pour de vrai et qu'ils aient envie d'en conquérir d'autres, intégrant par là-même d'autres mobiles d'agir, d'autant plus qu'il s'agit aussi d'une quête symbolique. Ce serait contribuer à les sortir d'une représentation trop souvent reproductrice ou utilitariste de l'école.

Changer de représentation, voire de manière de faire, n'est pas simple. Questionner ce qui organise sa pratique est le premier pas vers la mise en commun de quelque chose d'autre : de quoi susciter des besoins nouveaux en matière de formation continue, que l'inspection pourrait encourager à la hauteur au moins égale à celle qu'elle a manifestée en faveur de stages sur la CP5.♦ **Jean-Pierre Lepoix**

*(cf. article de G.Rotillon)

1. À paraître au printemps 2015

2. Notons que si les recommandations programmatiques, dans leur formulation, présentent l'utilisation de la moulinette comme le mode d'entrée privilégié et la modalité à utiliser jusqu'au niveau 3 inclus, elles n'interdisent pas formellement le recours à d'autres modalités plus exigeantes si les élèves en sont capables. Nous invitons les enseignants à se saisir de ces possibilités, en attendant des programmes plus offensifs en ce domaine, et en réclamant un renfort d'encadrement comme c'est le cas souvent en natation ou dans d'autres APPN.